LA SAVOISIENNE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, au théâtre de la Renaissance.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LA PARTITION PIANO ET CHANT

DE

LA SAVOISIENNE

Prix net : 8 francs

Pour la location ou l'achat de la Partition d'orchestre, s'adresser chez le même éditeur.

Soc. d'imp. P. Dupont, rue J.-J. Rousseau (Cl.) 866.11.81.

LA SAVOISIENNE

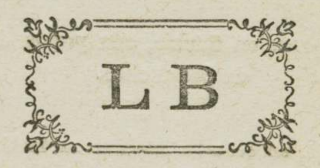
OPERA-COMIQUE EN UN ACTE

PAR

JULES DUFRENOIS

MUSIQUE DE

CHARLES DU GROSRIEZ



PARIS
LE BAILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue Cardinale, 6, et rue de l'Abbaye, 2 bis
(FAUBOURG SAINT-GERMAIN)

DISTRIBUTION

JEAN BOREL, marin....................	MM. CRAMBADE.
ÉTIENNE MOUTIER, fermier............	AUDRAN.
MARIE BOREL, cousine de Jean, fermière.	Mme PESCHARD
MARIETTE, sa filleule..................	Mlle NÉLINE.

PARENTS, AMIS, MONTAGNARDS.

La scène se passe en Savoie, aux portes de la ville de Sallanches.

Pour la mise en scène, s'adresser au Théâtre de la Renaissance.

LA SAVOISIENNE

La scène représente un châlet situé à mi-côte d'une montagne, derrière laquelle on aperçoit le Mont-Blanc. Cette maisonnette est composée d'un rez-de-chaussée avec porte à auvent et fenêtres de chaque côté. — Un premier étage avec trois fenêtres. — Le châlet se trouve au fond de la scène, et devant passe la route, qui mène de la montagne à la ville de Sallanches. — Des rochers cachent en partie, à droite, le chemin. — A gauche se trouve un bouquet de sapins, et devant, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTIENNE, puis MARIETTE.

Au lever du rideau, on aperçoit Étienne Moutier qui descend la montagne et passe derrière les rochers, puis gravit un petit monticule qui mène au châlet, devant lequel se trouve un banc de bois, de chaque côté de la porte.

ÉTIENNE, il lève le marteau de la porte.

COUPLETS.

Pan ! pan !
Pan !
Pan ! pan !

MARIETTE paraît à la fenêtre du milieu, au premier étage, qui lui dérobe la vue d'Étienne, placé sous l'auvent.

Holà !
Qui frappe là ?

LA SAVOISIENNE.

I

ÉTIENNE.

C'est un jeune amoureux,
Très tendre et très fidèle,
Bien aise et bien joyeux
De vous revoir, ma belle !

MARIETTE, à part.

Hélas ! hélas !
Pourquoi,
Ah ! n'est-ce pas
Pour moi ?

II

ÉTIENNE.

Pan ! pan !
Pan !
Pan ! pan !

MARIETTE.

Holà !
Qui frappe là ?

ÉTIENNE.

C'est l'amour, le bonheur
Qu'ici je vous apporte;
A votre serviteur
Ouvrez vite la porte !

MARIETTE.

Hélas ! hélas ! etc.

ÉTIENNE, levant la tête.

Tiens ! c'est vous, mademoiselle Mariette ?

MARIETTE, minaudant.

Oui, c'est moi, M. Étienne ; cela vous surprend... parce que ce n'était pas à moi que vous vous adressiez... (Soupirant.) Enfin ! je vais tout de même dire à ma marraine que vous êtes là. (Elle se retire de la fenêtre et disparaît.)

SCÈNE II.

ÉTIENNE, puis MARIE.

ÉTIENNE, seul, descendant la scène.

Elle est gentille, cette petite, et à défaut de la marraine, on pourrait se contenter de la filleule... Mais on ouvre la porte... C'est Marie !... (Il vole au-devant de Marie.)

MARIE, surprise.

Étienne ! vous déjà ?

ÉTIENNE.

Oui, ma charmante fiancée, j'ai devancé ma famille et mes amis, afin de passer quelques moments seul avec vous.

MARIE, soupirant.

Ah !

ÉTIENNE.

Qu'avez-vous donc ?

MARIE.

Rien, monsieur !

ÉTIENNE.

Si fait, je vous assure, vous paraissez triste, préoccupée.

MARIE.

C'est que... j'hésite encore... Il me semble que je fais mal.

ÉTIENNE.

De m'épouser ! quand hier encore vous me donniez votre consentement... Ce matin même, nous sommes attendus à la ville, pour signer le contrat... pour assister à la messe des accords.

MARIE.

Certes, je ne doute pas de la sincérité de vos sentiments à mon égard... mais...

ÉTIENNE.

Mais ?

MARIE.

Je veux encore attendre.

ÉTIENNE.

C'est impossible, vous ne pouvez rester longtemps seule, isolée... Songez que, moi aussi, voici plus d'un an que j'attends.

MARIE.

Quelques jours seulement...

ÉTIENNE.

Quel enfantillage !

MARIE.

C'est mon idée !

ÉTIENNE.

Oh ! j'espère bien vous en faire changer... Car, enfin ! qui peut vous faire hésiter encore ? N'êtes-vous pas seule au monde, absolument libre... et dégagée de vos serments, par la mort de votre cher cousin ?

MARIE, *soupirant.*

Pauvre Jean ! il m'aimait tant !

DUETTO.

ÉTIENNE.

Pourquoi toujours, chère Marie,
Penser, rêver à votre absent ?
Aimez-moi donc, je vous en prie !
Et ne songez plus qu'au présent !

MARIE.

Mais je vous aime,
Comme une sœur,
D'amitié même
De tout mon cœur !
Et ma parole,
Assurément,
N'est pas frivole :
C'est un serment !

ENSEMBLE.

ÉTIENNE.

Depuis longtemps je vous adore !
Croyez à mes bons sentiments;
(A part.)
Cependant elle hésite encore
A remplir ses engagements.

MARIE, à part.

Je ne doute pas qu'il m'adore !
Et crois à ses bons sentiments,
Mais cependant j'hésite encore
A tenir mes engagements.

ÉTIENNE.

Chez le notaire, et sans remise,
Il faut aller pour nos apports ;
Puis à genoux, dans notre église,
Dieu bénira nos vrais accords !

MARIE.

Reine et maîtresse
De mes actions,
J'aime et caresse
Mes illusions !
Et veux attendre,
Remettre enfin
L'heure si tendre
De notre hymen.

ENSEMBLE

ÉTIENNE.

Depuis longtemps je vous adore, etc.

MARIE.

Je ne doute pas qu'il m'adore, etc.

ÉTIENNE.

Je vous le répète, ma chère Marie, vous ne pouvez plus hésiter. Si ce n'est pour moi, au moins faites-le pour vous, dans vos intérêts... Conduire une exploitation agricole, pour une jeune fille, c'est un fardeau bien au-dessus de ses forces... Vous avez en moi un homme qui vous aime bien, qui vous offre de partager la besogne... D'ailleurs, vous m'avez promis votre main... tout est prêt pour le mariage... la noce est commandée, les témoins sont prêts, et tous nos amis prévenus... Oh ! non, vous ne pouvez plus hésiter... je vous en supplie !... (Il se jette à ses genoux.) N'ajournez plus mon bonheur !

MARIE.

On vient... de grâce, Étienne, laissez-moi.

ÉTIENNE.

C'est ma famille qui vient nous chercher.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIETTE, sortant du châlet. PARENTS ET INVITÉS descendant la montagne.

CHOEUR ET SCÈNE.

Parents, amis de maître Étienne,
Accourons vite au rendez-vous,
Féliciter la Savoisienne
Qui l'a choisi pour son époux.

CHOEUR DE JEUNES FILLES à Marie.

Permettez-nous, mademoiselle,
De vous offrir ce frais bouquet,
Une amitié pure, éternelle,
Puis, un bonheur plus que parfait.

CHOEUR DE JEUNES GENS à Étienne.

A notre tour, cher camarade,
Nous vous faisons not' compliment;
Mam'zelle est bien de la bourgade
La plus gentille assurément.

REPRISE.

Parents, amis de maître Étienne, etc.

Pendant ce morceau, Étienne serre les mains de ses parents et de ses amis. Un camarade lui apporte une boîte de bijoux :

ÉTIENNE, à l'assemblée.

Oh ! non jamais, n'oublîrai de ma vie,
Pour nous ce bien sincère attachement.

(A Marie.)

Permettez-moi, ma charmante Marie,
De vous passer au doigt ce diamant;

Premier anneau d'une bien douce chaîne,
Gage d'amour, de joie et de bonheur!
Mettez encore au cou la croix romaine, } *bis.*
Pour vous bénite hier par Monseigneur. }

(On entend au loin le son des cloches.)

CHOEUR.

Entendez-vous le son des cloches ?
Il faut partir, sans plus tarder,
Pour éviter certains reproches,
Car l'office va commencer.

MARIE, à part.

Divin Sauveur, que faut-il faire ?
Un bon conseil pour votre enfant !
Là-haut, je crains de lui déplaire
Puis mon futur ici m'attend !
Je suis vraiment embarrassée !

ÉTIENNE, à Marie.

Vous paraissez toute en émoi !
Remettez-vous, ma fiancée,
Et gaîment venez avec moi !

Etienne prend le bras de Marie et l'entraîne. Le cortège suit, et tous partent à gauche sur la reprise du chœur.

SCÈNE IV.

MARIETTE reste seule en scène; elle les regarde partir, et essuie une larme. — Moment de silence.

Les voilà partis !... Ah ! je sens que je ne pourrai plus rester longtemps ici... être témoin de leur bonheur, non, mille fois non !... Ah ! s'il avait fait attention à moi. Comme je l'aurais aimé !... bien mieux que ma marraine !

I

COUPLETS.

Partout on dit, à la ronde,
Qu'on n'aime bien qu'une fois,
Marraine, — c'est la seconde —
Etienne, ah! sera, je crois,
Aimé bien peu, tout de même.
Tant pis! ce garçon, ma foi!
Depuis un an que je l'aime, } *bis.*
Aurait dû penser à moi..... }

REFRAIN.

Les filles sont très malheureuses
En elles de se renfermer,
De se taire et d'être amoureuses,
Puisque c'est si bon d'aimer!...

II

Je voudrais être à la place
De ma marraine aujourd'hui;
De rester fille on se lasse,
Et mon cœur battait pour lui!
Ah! je serais bien chagrine,
S'il me fallait à mon tour
Coiffer sainte Catherine! } *bis.*
Seule, hélas! et sans amour. }

REFRAIN.

Les filles sont très malheureuses, etc.

Me voici condamnée à rester fille toute ma vie... puis à quitter mon pays, la Savoie, où j'espérais être si heureuse un jour! Ah! que je voudrais être à la place de ma marraine!

(**Elle va s'asseoir sur le banc, à gauche, paraît triste et pensive et finit par pleurer.**)

SCÈNE V.

MARIETTE, assise et toute à son chagrin, ne voit pas Jean Borel, qui paraît au fond, arrivant par la gauche. Il a le costume de sergent d'armes de marine, porte le sac au dos et tient un bâton à la main.

JEAN. Il s'arrête devant le châlet et se croit seul. Alors il se découvre et chante.

Salut! salut! doyen de la contrée;
Salut enfin à ce bon vieux mont Blanc!
J'aime à voir sa chevelure nacrée,
Sa haute taille et son air imposant!
Combien de fois la jalouse Helvétie
A, par orgueil, voulu nous l'enlever;
Vrai Savoisien, il aime sa patrie! } *bis.*
Qui donc jamais pourrait l'en arracher? }

C'est vrai, cela me taquine de voir beaucoup d'Anglais, et même de Français, placer le Mont-Blanc en Suisse!... (Examinant le châlet). Mais, si j'en crois ma boussole, je ne suis pas éloigné du port... Pourtant, avant de jeter l'ancre, accostons cette jeune fille! (Il s'approche de Mariette, et frappe le sol de son bâton.) Holà!... eh!...

MARIETTE, se levant.

Ah! monsieur, vous m'avez fait peur!

JEAN.

Rassurez-vous, ma payse, car je reconnais, à votre costume, que vous êtes une enfant de la Savoie?

MARIETTE.

Oui, monsieur.

JEAN.

Je viens vous aborder en ami. D'abord, je vous engage à sécher vos beaux yeux. A votre âge, mille sabords! on ne doit pas pleurer.

MARIETTE.

Ah! si vous saviez!...

JEAN.

Quoi donc?

MARIETTE.

Je suis bien malheureuse!

JEAN.

Contez-moi cela... peut-être, pourrais-je vous être utile,... vous prendre à la remorque...

MARIETTE, étonnée.

Vous dites?

JEAN.

Pardon! je comprends que vous ne compreniez pas... je me croyais encore... Bref! je vous promets de vous aider de mes conseils.

MARIETTE.

Vous êtes bien bon!

JEAN, il ôte son sac et le pose avec son bâton sur le banc.

Le temps de coucher Azor, et je vous écoute.

MARIETTE, à part.

Quel drôle d'homme!

JEAN.

Vous disiez donc que vous aviez un grain dans votre existence?

MARIETTE.

Monsieur !

JEAN.

Eh bien ! il faut prendre un ris, deux même... souvent carguer ses voiles pour attendre le calme après la tempête.

MARIETTE, *à part.*

Singulier langage !

JEAN.

N'y a-t-il pas moyen de vous jeter une amarre ?

MARIETTE, *étonnée.*

Une amarre ?

JEAN.

Eh ! bien oui, de vous sauver.

MARIETTE.

Il est trop tard, hélas !

JEAN.

Alors, à la grâce de Dieu !

MARIETTE, *pleurant.*

Je suis bien à plaindre, allez !

JEAN.

Voyons, voyons, fermons ces jolies écoutilles... il reste peut-être à bord une planche de salut !

MARIETTE.

Vous me paraissez bon enfant, mais je ne vous connais pas assez pour vous conter mes petites affaires...

JEAN.

Je suis de ce pays : c'est assez vous dire que vous pouvez avoir confiance dans un compatriote.

MARIETTE.

C'est différent !... Eh bien !

JEAN.

Eh bien ?...

MARIETTE, à part.

Comment dire ça ?... (Haut.) Eh bien... j'aime !

JEAN.

Tiens ! et moi aussi !... Continuez !...

MARIETTE.

Et celui que j'aime va se marier !

JEAN.

Ah ! bah ?

MARIETTE.

Il épouse ma marraine, Marie Borel.

JEAN, stupéfait.

Hein ?... Marie Borel ?...

MARIETTE.

Vous paraissez surpris... Vous la connaissez ?

JEAN.

Un peu !... Oui ! oui ! (A part.) Mille sabords !

MARIETTE, remarquant l'agitation de Jean.

Mais qu'avez-vous donc ?

JEAN.

Moi? moi, rien... je suis furieux !... Mais pour vous, oui, c'est pour vous !

MARIETTE.

Je vous en remercie !

JEAN.

Dites-moi... ce mariage n'est pas encore fait?

MARIETTE.

Non, mais il le sera bientôt... Étienne Moutier vient de venir chercher Marie avec sa famille pour la conduire chez le notaire.

JEAN.

Ah ! le brigand !... l'ingrate !

MARIETTE, à elle-même.

Quel bon garçon !... comme il prend mes intérêts !...

JEAN, se calmant.

Vous disiez donc qu'ils sont allés chez le notaire ?

MARIETTE.

A Sallanches ; tenez là, à deux pas d'ici.

JEAN.

Et le père Borel, où est-il?

MARIETTE.

Il est mort !

JEAN, surpris.

Mort !

MARIETTE.

Il y a dix-huit mois.

JEAN.

Pauvre cher homme!

MARIETTE.

Ma marraine a longtemps hésité... parce qu'elle aimait beaucoup son cousin.

JEAN, *à part.*

Oh! il y paraît!

MARIETTE.

Mais un malheur n'arrive jamais seul!... Un mois après la mort de son père... elle recevait l'acte de décès de son cousin.

JEAN, *stupéfait.*

Jean Borel!

MARIETTE.

Vous le connaissiez?

JEAN.

Oui, oui, je le connaissais... de vue...

MARIETTE.

Au fait, c'est vrai!... Il était marin comme vous.

JEAN.

Je ferai sauter la sainte-barbe, s'il le faut... mais je vous promets que ce mariage ne se fera pas.

MARIETTE.

Calmez-vous, et surtout ne dites à personne que je vous ai confié mes chagrins.

JEAN, distrait.

Oh! soyez tranquille!

MARIETTE.

Au revoir! je vous laisse... je vais préparer la collation, car la noce ne va pas tarder à revenir...

JEAN, à lui-même.

La noce? jamais!... (A Mariette.) Mademoiselle, veuillez ne parler à personne de notre entrevue!

MARIETTE.

C'est convenu! Secret pour secret! (Elle entre vivement au châlet.)

SCÈNE VI.

JEAN BOREL, seul.

Mais! Marie!... manquer à son serment, c'est mal, c'est bien mal!... Que faire? partir... sans la revoir? lui écrire?... Ah! non, mille millions de torpilles! Je ne partirai pas... je veux, avant tout, connaître la vérité, je veux savoir qui a pu me faire passer pour mort?... Parbleu! c'est lui, le Savoyard, pour décider Marie à devenir sa femme... Oh! alors, gare à lui, s'il s'est rendu coupable d'une telle infamie!... le lâche! il faudra bien qu'il m'en rende raison, ou je le tuerai comme un requin! Si je ne me retenais, je mettrais le feu à la cambuse... Je me sens des dispositions à tout casser. Cependant ma cousine n'est peut-être pas aussi coupable que je le suppose... puisqu'on lui a dit que j'étais mort!... (Il s'assied sur le banc.) Ah! que ne le suis-je! (Ému.) Marie, je l'aimais tant!... je l'aime encore! (Il essuie une larme.) Voyons, voyons... (Se levant.) étanchons la voie d'eau... j'ai besoin de

réfléchir... Filons notre nœud dans la montagne. (Il prend son sac et son bâton et s'éloigne par la montagne, à droite. — Moment de silence.)

SCÈNE VII.

ÉTIENNE, MARIE, PARENTS, AMIS, puis MARIETTE qui sor du châlet à l'arrivée de la noce.

CHŒUR, SCÈNE ET VALSE.

Allons, enfants de la Savoie,
Gais montagnards, chantons toujours
Avec plaisir, vive la joie!
Vivent le vin et les amours!

ÉTIENNE, à l'assemblée.

Bons habitants de la montagne,
Mes chers amis, mes chers parents,
Il faut ici, chez ma compagne,
Vous reposer quelques instants.

MARIE à Mariette.

Bien vite, il faut verser à boire
Du meilleur vin de nos côteaux ;
Puis il faut sortir de l'armoire
Tous les biscuits, tous les gâteaux.

CHŒUR.

Allons, enfants de la Savoie, etc.

Pendant cette reprise, Mariette, aidée de fillettes, distribue des verres, du vin et des gâteaux à l'assemblée. — Moment de silence.

CHŒUR.

Buvons,
Trinquons,
Fillettes et garçons!

Ah ! qu'il est bon ! Ah ! qu'il est doux !
Buvons !
Trinquons !
Fillettes et garçons
A vos santés, jeunes époux !
Toc, toc !

MARIE.

Vive le vin de la Savoie!
On le préfère au bon Médoc.
Il vous réchauffe et met en joie,
Puis a le goût de notre roc.
J'aime ce vin, car il pétille
Dans nos verres et dans le broc;
Mais très souvent vous entortille,
Vous fait rouler tout d'un seul bloc.

ENSEMBLE.

Vive le vin de la Savoie ! etc.

ÉTIENNE, aux invités.

Mes bons amis, je vous invite tous à la noce, puis à venir ce soir souper avec nous. (Mariette rentre au châlet.)

TOUS.

Vivent les accordés ! (Tous les invités gravissent la montagne en chantant.)

REPRISE DU CHŒUR.

Allons, enfants de la Savoie,
Gais montagnards, chantons toujours,
Avec plaisir, vive la joie !
Vivent le vin et les amours !

SCÈNE VIII.

ÉTIENNE, MARIE, puis JEAN.

ÉTIENNE.

Chère Marie, combien je suis heureux ! Pourquoi soupirer encore ? Si vous saviez comme je vous aime! Aussi je vais me dépêcher d'aller faire un tour à la ferme, pour revenir bien vite auprès de vous.

MARIE.

Allez, mon ami, allez !

ÉTIENNE.

Mais avant de partir, ne m'accorderez-vous pas ce qu'on ne peut refuser à son fiancé !

MARIE, étonnée.

Quoi donc?

ÉTIENNE.

Un baiser !

MARIE.

Un baiser ? (Jean Borel paraît derrière le rocher ; il regarde et écoute.)

ÉTIENNE.

Oh ! ne refusez pas, je vous en prie !

MARIE.

Plus tard... ce soir au souper.

ÉTIENNE, suppliant.

Un seul !... en attendant !

JEAN, à part.

Est-ce que cela ne va pas bientôt finir? (Il disparaît.)

MARIE.

J'entends dn bruit, on vient de ce côté... (Se sauvant.) Au revoir! (Elle entre vivement au châlet.)

ÉTIENNE, à part.

Au diable l'importun!

SCÈNE IX.

ÉTIENNE, JEAN BOREL.

Étienne va pour s'en aller, lorsque Jean lui barre le passage et le retient par le bras.

JEAN.

Stop! — J'ai à vous parler. (Ils redescendent la scène.

ÉTIENNE, à part.

En voilà un brutal.

JEAN.

Vous dites?

ÉTIENNE, de mauvaise humeur.

Je dis que vous m'avez fait mal!

JEAN.

J'en suis désolé.

ÉTIENNE.

Qu'est-ce que vous voulez?

JEAN.

Je voudrais un renseignement!

ÉTIENNE.

Lequel?

JEAN.

Vous qui êtes du pays, pourriez-vous me dire si mon ami Jean Borel tient toujours garnison chez son oncle ?

ÉTIENNE, haussant les épaules.

Ah ! ah ! ah ! ah !

JEAN, à part.

Mille fougasses ! Je crois qu'il se moque de moi.

ÉTIENNE, à part.

D'où sort-il celui-là ?.

JEAN, à part.

Je me tiens à quatre pour ne pas le couper en deux !

ÉTIENNE, ricanant toujours.

Ah ! ah !

JEAN, impatienté.

Eh bien ! quoi ?

ÉTIENNE.

Mais d'où arrivez-vous donc ?

JEAN.

De la Chine... Pékin !

ÉTIENNE.

En ce cas, je vous pardonne votre question.

JEAN.

Ce n'est pas malheureux ! ensuite ?

ÉTIENNE.

Apprenez donc, monsieur le marin, que votre ami est mort depuis longtemps !

JEAN, faisant l'étonné.

Pas possible !

ÉTIENNE.

C'est comme je vous le dis...

JEAN.

Pauvre garçon !... Sa famille a dû bien le regretter?

ÉTIENNE.

Oh ! oh ! pas déjà tant !

JEAN.

Ah ! ah ! et à cause ?...

ÉTIENNE.

Parce que, au dire des gens du pays, ce ne fut pas une grande perte !

JEAN.

Vous croyez ?

ÉTIENNE.

C'était un mauvais sujet !

JEAN.

Ah !

ÉTIENNE.

Un ivrogne !

JEAN, surpris.

Un ivrogne ?

ÉTIENNE.

Pire encore : un déserteur !

JEAN, courroucé, se contenant avec peine.

Un déserteur?... Jean Borel, un déserteur !... qui a dit cela ?... C'est une infamie ! et je ne vous lâche pas, que vous ne m'en ayez donné la preuve... (Il fait le moulinet avec son bâton autour d'Étienne.)

ÉTIENNE, saisi.

Mais, mais !

JEAN, continuant.

Il n'y a pas de mais qui tienne, je veux la preuve... vous entendez ?

ÉTIENNE.

Rien de plus facile.

JEAN.

Alors, parlez !

ÉTIENNE.

Tenez, entrez dans ce châlet, adressez-vous à sa cousine qui, mieux que moi, vous donnera les renseignements.

JEAN, à part.

A Marie !.... c'est une idée ! (Haut.) C'est bien, jeune homme, vous pouvez vous retirer !...

ÉTIENNE, à part.

En v'là un curieux ! — Avec ça qu'il n'a pas l'air commode !... (Il sort à droite par la montagne.)

JEAN, remonte la scène ; le regardant partir, à lui-même.

Il fait bien de s'en aller... car la main me démangeait de l'aplatir... mais il ne perdra rien pour attendre... surtout si la calomnie vient de lui... (Redescendant la scène.) Commençons par interroger ma cousine... (Marie paraît à la porte du châlet. Jean l'aperçoit pendant qu'il dépose son sac et son bâton sur le banc de gazon à gauche.) Justement, la voici... c'est bien elle... (Marie balaie le devant de sa porte, faisant face au public.)

SCÈNE X.

JEAN, MARIE, devant la maison.

JEAN, à part, près du banc.

Quelle jolie fille!... elle est encore embellie! ah! gardons-nous bien de nous faire reconnaître. (Haut à Marie, ôtant son chapeau.) Mademoiselle?

MARIE, arrivant en scène.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

JEAN, à part.

Oh! que je l'embrasserais bien! (Haut.) Mademoiselle?

MARIE.

Monsieur?

JEAN à lui-même.

oyons, voyons, la barre au vent! (Haut.) Mademoiselle, on m'a dit que vous étiez la cousine à Jean Borel?

MARIE.

Jean Borel?... Vous l'avez connu?..,

JEAN.

C'était mon meilleur ami!

MARIE.

Un cœur d'or... n'est-ce pas?

JEAN.

Et qui vous aimait joliment!

MARIE.

Il vous l'a dit ?

JEAN.

Oh ! bien des fois!

MARIE.

Moi aussi, je l'aimais bien, et je l'aime encore.

ROMANCE.

I

Dans ce châlet, sous cet ombrage,
Je songe à lui matin et soir !...
Je vois partout sa chère image !
En ce moment je crois la voir.
Je pense aussi souvent entendre
Sa douce voix dire à mon cœur,
En souriant, un mot bien tendre,
Plein d'espérance et de bonheur !...
Ah !
Toujours j'implore,
Dieu tout-puissant,
De voir encore
Encore !
Mon pauvre Jean !

II

Ah ! je le jure et sur mon âme !
Ce bon garçon, je l'aimais bien;
Sur la terre triste est la femme,
Seule en ce monde et sans soutien !...
Cher fiancé ! Je me marie
Contre mon gré ; pardonne-moi!
Depuis longtemps mon cœur, ma vie,
Mon avenir étaient pour toi.
Toujours j'implore, etc.

JEAN, vivement.

Vrai ?... (A part.) Un peu plus, j'allais me trahir !

MARIE.

C'est tout naturel : élevés ensemble, notre affection a grandi avec nous... puis un jour, nous avons juré de nous marier afin de rester toujours unis... Ah ! mon pauvre père a été bien coupable de nous séparer... C'est bien lui qui est en partie cause de tous nos malheurs !

JEAN.

Comment cela ?

MARIE.

Sans doute : Jean avait demandé ma main, et mon père la lui refusa... prenant pour prétexte qu'il était trop jeune et pas assez riche; alors il partit pour Paris, promettant de revenir aussitôt qu'il aurait fait quelques économies.

JEAN.

Ensuite ?

MARIE.

Il m'écrivit des lettres bien affectueuses et bien tendres! si tendres que mon père m'interdit de lui répondre... Bientôt nous n'entendîmes plus parler de lui, il cessa de nous écrire... Quatre ans plus tard, j'eus le malheur de perdre mon père... et quelques jours après, j'apprenais la mort de mon cousin. (Émue, elle pleure.)

JEAN.

Mademoiselle !

MARIE.

Je restais seule au monde !

JEAN.

Alors, vous avez songé à vous marier ?

MARIE.

Dame ! je ne pouvais pas toujours rester fille ! Surtout étant à la tête d'une ferme... sans cela...

JEAN.

Sans cela ?

MARIE.

Je ne me marierais pas... car si vous saviez comme je me suis fait prier !

JEAN, à part.

Pauvre fille !

MARIE.

Et encore ce n'est pas fini, je n'ai pas encore dit : oui ! devant monsieur le maire.

JEAN.

Mais par qui avez-vous appris la mort de ce brave ami?

MARIE.

Par le maire de Sallanches, qui un jour reçut du ministère de la marine l'avis que Jean Borel avait été trouvé noyé dans la rade de Brest, après avoir déserté son bord.

JEAN.

Et vous l'avez cru ?

MARIE.

C'était le jour où son bâtiment levait l'ancre pour aller en Chine.

JEAN, surpris, confondu.

Mille sabords ! il y a quelque chose là-dessous, ce n'est pas clair... c'est moi qui vous le dis,.. aussi, je file à la mairie. (Il sort précipitamment à gauche.)

SCÈNE XI.

MARIE, seule au fond, et le suivant des yeux.

Quel drôle de garçon ! oh ! comme il court en descendant la montagne... (Revenant en scène.) Ah çà ! quel intérêt ?...

comme il me regardait ! C'est étonnant comme ses yeux, son timbre de voix... vrai ! je ne sais... il y a quelque chose en lui, qui me rappelle Jean ! C'est dommage qu'il soit parti si vite... il va peut-être revenir... Oh ! oui... il a laissé son sac et son bâton... tant mieux !... car enfin, il ne m'a pas encore dit ce qu'il voulait... C'est étrange ! (*S'asseyant sur le banc, et se tenant la tête dans les mains.*)

SCÈNE XII.

MARIE, *assise* ; MARIETTE, *sortant du châlet.*

MARIETTE, *à part, voyant Marie triste et rêveuse.*

Tiens ! le marin est parti. Ma marraine est seule, elle paraît triste ! (*S'approchant de Marie.*) Comment, vous pleurez ?

MARIE, *essuyant une larme.*

Ah ! c'est toi, Mariette !

MARIETTE.

Oui, c'est moi, marraine, qui ne pleurerais pas si je me mariais !...

MARIE, *se levant.*

Cela dépend !

MARIETTE.

Comment cela ?

MARIE, *soupirant.*

Si, par exemple, c'était à contre-cœur.

MARIETTE.

C'est impossible, avec un mari aussi gentil que monsieur Étienne.

MARIE.

Il te plaît donc ?

MARIETTE.

Dame !... il ne me déplairait pas.

MARIE, étonnée.

Tiens, tiens !

MARIETTE, avec enthousiasme.

N'est-il pas jeune, aimable, riche ?... A mon avis, il a bien tout ce qu'il faut pour plaire à une femme.

MARIE.

Oui, si cette femme n'en aimait pas un autre...

MARIETTE.

Mais, puisque cet autre n'est plus de ce monde !

MARIE.

Qu'importe ? Son souvenir est toujours là ! (Elle met la main sur son cœur.)

MARIETTE.

Eh bien ! je ne vous trouve pas raisonnable... Monsieur Étienne vous aime, il mérite bien d'être aimé ; d'ailleurs, avec le temps, il me semble que tout passe ! (A part.) Ah ! si le marin pouvait donc réussir, comme cela ferait l'affaire de tout le monde !

MARIE, à part.

Oui, j'ai manqué d'énergie ! J'aurais dû encore retarder ce mariage.

MARIETTE.

Voyons, du courage ! Tenez, rentrons au châlet, la besogne n'y manque pas... cela vous fera oublier vos cha

grins. (Mariette entraîne Marie par la main. Moment de silence. Elles disparaissent).

SCÈNE XIII.

JEAN BOREL, seul. Il arrive haletant et va d'abord s'asseoir sur le banc, retire son chapeau pour s'essuyer le front.

Ouf !... ça y est !... Vive monsieur le maire et ses renseignements !... J'ai le mot de l'énigme... Enfin ! (Se levant.) Jean Borel, le sergent d'armes, vit encore, et je me promets de le faire voir.

COUPLETS.

I

Le Savoisien, dans son jeune âge,
Fait ses adieux à son pays :
Il part avec mince bagage,
Pour aller voir le beau Paris ;
Persévérant, très économe,
Aimant beaucoup à travailler,
S'il est pauvre, il est honnête homme !
Sans crainte on peut bien l'employer !
  Sans souci, bon chrétien,
  Aimant à faire le bien,
  Tel est le Savoisien,
  Oui, tel est le Savoisien.

II

Dès que sa bourse est rondelette,
Car il n'est pas ambitieux,
Il retourne à sa maisonnette,
Vivre à sa guise et de son mieux !
C'est alors le coq du village,
Les poules viennent à sa voix :
Et pour faire un bon mariage,
L'embarras seul est pour le choix !
  Sans souci, bon chrétien ! etc.

(Pendant ce dernier couplet, Marie paraît à la fenêtre du premier étage.)

SCÈNE XIV.

JEAN, MARIE, à la fenêtre.

MARIE.

Ah ! mon Dieu !... mais c'est sa voix, sa chanson. (Elle disparait vivement.)

JEAN.

C'est elle ! C'est Marie ! Je vais pouvoir l'embrasser. (Jean va au-devant de Marie qui arrive en scène.) Chère Marie !

MARIE.

C'est bien lui ! C'est mon cousin !

JEAN.

Chère cousine, combien je suis heureux !

MARIE.

Et moi donc !... Mais comment se fait-il ?...

JEAN.

Que je sois encore de ce monde ?... Ah ! ah ! j'ai enfin débloqué le mystère.

MARIE, vivement.

Conte-moi cela ? (Se reprenant.) C'est-à-dire, contez-moi cela?

JEAN.

Marie, si vous me parlez ainsi, je vas t'appeler mademoiselle.

MARIE.

Mon bon ami ! je t'écoute !

JEAN.

A la bonne heure ! J'aime mieux ça... Cric, crac ! je commence ! Il y avait autrefois à bord de la *Minerve* un Marseillais... un vrai chenapan !... qui déserta en rade de Brest, la veille de notre départ pour Saïgon... Pour lors, je me souviens que cette pratique profita de ce que j'étais de quart pour me voler ma vareuse, ma neuve encore ! et dans la poche de laquelle j'avais cousu tous mes papiers... la mer était houleuse, le canot clapota et le gredin ne put regagner le port à la nage. Le lendemain, il fut trouvé mort au pied des falaises, avec ma vareuse sur le dos, tandis que nous filions onze nœuds à l'heure... Il fut fouillé, on trouva mon livret sur lui et il fut pris pour moi. — V'là l'histoire !

MARIE.

Ce pauvre cousin !

JEAN.

Chère cousine ! (Étienne paraît derrière le rocher.)

DUETTO.

ENSEMBLE.

Bonheur de se revoir
Après cinq ans d'absence
Le cœur rempli, ce soir,
De joie et d'espérance !
Du vrai bonheur c'est le retour,
Il faut encore, avec tendresse,
Tous deux en ce charmant séjour,
Jurer de nous aimer sans cesse.
Bonheur de se revoir, etc.

JEAN.

Chère Marie ! Embrassons-nous encore ! (Mariette paraît une fenêtre du rez-de-chaussée.)

MARIE.

Bien volontiers ! (Ils s'embrassent.)

ÉTIENNE, à part.

Ciel ! que vois-je ?

MARIETTE, à part à la fenêtre.

Tout va bien ! (Elle disparaît.)

MARIE, tirant son mouchoir pour essuyer le front de Jean.

Comme il a chaud !

JEAN.

Le fait est que mon bidon est à sec depuis longtemps !

MARIE.

Entrons à la maison nous rafraîchir.

(Jean prend le bras de Marie, puis ils se rendent au châlet en causant.)

SCÈNE XV.

MARIETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, au fond

Hâtez-vous donc de revenir pour assister à un pareil spectacle. (Il arpente la scène.)

MARIETTE, sautant par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Tiens, voici maître Étienne, comme il a l'air de mauvaise humeur ! Cependant, il ne sait rien, lui : soyons discrète !

ÉTIENNE, à lui-même, furieux.

C'est une indignité! se laisser embrasser et prendre le bras par ce vilain loup de mer...

MARIETTE, en scène.

Ah! mon Dieu! mais après qui en avez-vous donc ?

ÉTIENNE.

La conduite de votre marraine est honteuse !

MARIETTE.

Pourquoi donc cela ?

ÉTIENNE.

Parce que c'est une coquette, une volage !... qui me refuse un baiser à moi son futur, et s'en laisse prendre deux par le premier venu... un marin.

MARIETTE.

Ah !... vous avez vu ?

ÉTIENNE, continuant.

Nous marier après demain, et déjà manquer à son serment! quand il y a une heure, ici, elle me laissait croire, si ce n'est à son amour, au moins à son amitié!... Oh ! ma pauvre Mariette, je suis bien malheureux!

MARIETTE.

Brave jeune homme! vous l'aimez donc bien, ma marraine ?

ÉTIENNE.

Si je l'aime !... Dame ! oui, je l'aime! Depuis un an, j'ai refusé dix partis pour elle.

MARIETTE.

Une supposition!... Si, par hasard, Marie ne vous aimait pas?... vous ne pourriez donc pas la remplacer par une autre... qui vous aimerait bien... qui vous rendrait heureux comme vous le méritez... vous si bon, si généreux?

ÉTIENNE.

J'avoue que ce que je viens de voir là... dame! Ça n'est guère encourageant!...

MARIETTE, apercevant Jean à la porte du châlet et à part.

Ah! voici le marin, gare la tempête!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, assis au fond sur le banc, à droite de la porte du châlet et bourrant sa pipe.

Par saint Jean, mon patron! Je me trouve bien ici. (A Mariette qui rentre.) Pardon, fillette, je voudrais bien avoir une allumette : j'ai oublié mon briquet dans ma chambre.

ÉTIENNE, à part.

Il est d'un sans-gêne! Il parle, il commande comme s'il était chez lui.

MARIETTE, passant une allumette en feu par la fenêtre.

Voici, monsieur!

JEAN.

Merci! (Il allume sa pipe; Mariette disparaît à l'intérieur.)

ÉTIENNE, à part, toujours les yeux fixés sur Jean.

Ah ! mais ! ah ! mais je veux l'interroger et lui demander de quel droit... (Haut.) Dites-donc, monsieur le marin ?

JEAN se levant.

Présent !

ÉTIENNE.

A mon tour, j'aurais besoin d'un renseignement !

JEAN, descendant la scène.

Avant partout ! je suis tout oreilles !

ÉTIENNE.

Je voudrais bien savoir à quel titre vous êtes si bien avec mademoiselle Marie ?

JEAN, riant.

Ah ! ah ! mais d'où arrivez-vous donc ?

ÉTIENNE.

Je parle sérieusement !

JEAN.

Dame ! je suis bien avec elle, parce que je suis son cousin germain.

ÉTIENNE, étonné.

Son cousin !

JEAN.

Jean Borel, le revenant !

ÉTIENNE, stupéfait.

Vous ! Jean Borel ?

JEAN, souriant.

Le déserteur !

ÉTIENNE.

Vous vous moquez de moi !

JEAN, lui tapant sur le bras.

Apprenez, jeune homme, que je ne mens jamais !

ÉTIENNE.

C'est bien, je vous crois !

JEAN, souriant.

Sans cela, j'allais vous offrir de vous renseigner auprès de ma cousine.

ÉTIENNE.

Mais alors, que venez-vous faire?

JEAN.

Maintenant que j'ai mon congé dans cet étui... je viens pour l'épouser.

ÉTIENNE, stupéfait.

Pour l'épouser ?

JEAN.

Cela vous étonne ?

ÉTIENNE.

Parbleu ! d'autant plus que c'est moi qu'elle épouse samedi prochain !

JEAN, débourrant sa pipe.

Vous ?

ÉTIENNE.

Oui, moi !...

JEAN, serrant sa pipe.

Elle ne veut plus de vous, depuis que je suis revenu !... Oh ! je l'avoue, les absents ont tort, mais aujourd'hui que me voilà, Dieu merci ! en bon état, au grand complet, avec même un supplément de sardines... (Il montre ses galons.) C'est bien différent !

ÉTIENNE.

Pourtant Marie m'avait juré...

JEAN.

A moi aussi, et il y a de cela plus de six ans. Je suis le premier en date, mon gaillard !

ÉTIENNE.

Peu m'importe ! J'ai sa parole et je ne veux pas la dégager de son serment.

JEAN.

Ni moi non plus !

ÉTIENNE.

Il faut en finir.

JEAN.

Eh ! bien, jeune homme, alignons-nous.

ÉTIENNE.

Vous ne voyez pas d'autres moyens ?

JEAN.

Je vous donnerai le choix des armes.

ÉTIENNE.

Soit battons-nous ! J'aime mieux mourir, que de la voir devenir votre femme ! (Ils remontent la scène pour sortir.)

SCÈNE XVII.

JEAN, MARIE, ÉTIENNE, puis MARIETTE.

Au moment où Jean et Étienne remontent la scène, Marie parait à l'entrée du châlet ; elle porte une cape sur la tête.

CANTABILE.

MARIE, au fond.

Arrêtez !

JEAN ET ÉTIENNE.

Marie !

MARIE, s'avançant entre eux.

Oui, je viens, mes frères,
En son saint nom, vous apporter la paix !
Calmer, soudain, vos transports, vos colères,
Chasser la haine entre vous désormais ;
Je veux, amis, de moi qu'on se souvienne,
Puis réparer tous mes torts à vos yeux !
Pardonnez-lui, la pauvre Savoisienne
Pour votre bien agira de son mieux ;
J'étais sincère, innocente, je jure !
Quand à chacun je promis de l'aimer ;
Je ne veux pas non plus être parjure !
Ni vous, ni lui, je ne puis épouser ;
Mon choix est fait, à bientôt l'hyménée,
Où vous viendrez prier avec ferveur !
Heureuse, hélas ! d'être sa bien-aimée,
Adieu ! je pars épouser le Seigneur !

ÉTIENNE, surpris.

Que dites-vous?

JEAN, étonné.

Est-ce possible? comment?...

MARIE.

Je vais me rendre au couvent de Sallanches.

ÉTIENNE.

Chère Marie, avez-vous bien réfléchi ?

MARIE.

Ma détermination est bien arrêtée! (Jean va reprendre son bâton, Mariette paraît au fond.)

ÉTIENNE.

Cependant, vous auriez pu choisir?

MARIE.

Jamais!

MARIETTE, à part.

Ah! mon Dieu! tout va mal à présent.

JEAN.

Ma cousine, c'est à moi de démarrer, et de mettre toutes voiles dehors : je vais aller reprendre du service. Je vous trouve trop jolie pour faire une nonne... puis, ma chère Marie, je vous aime trop, pour être cause d'un semblable sacrifice... adieu!...

MARIE, à part.

Cœur loyal!

MARIETTE.

Comme vous êtes pressé !... attendez...

MARIE.

Ma filleule a raison ! Jean, vous ne pouvez partir aussi vite.

ÉTIENNE, qui a paru réfléchir depuis un moment.

Réflexion faite, puisque je ne puis être heureux, et posséder la femme que j'aime!... je pars aussi, je vais vendre tous mes biens et quitter le pays.

MARIETTE, à part.

Comment ? lui aussi !

MARIE.

Maître Étienne, vous pourriez peut-être, tôt ou tard, regretter ce coup de tête... vous êtes aimé, considéré, jeune et riche, vous avez tout enfin pour faire le bonheur d'une femme...

ÉTIENNE.

Que m'importe ?

MARIE, continuant.

Si vous étiez un peu plus clairvoyant, vous auriez remarqué ici même une jeune fille qui vous aime et vous estime.

MARIETTE, bas.

Oh ! marraine...

ÉTIENNE, étonné.

Que voulez-vous dire ?

MARIE, fixant Mariette qui baisse les yeux.

Cherchez bien.

ÉTIENNE, hésitant.

Mais... je ne vois que Mariette !

MARIE.

C'est elle !

ÉTIENNE, à part fixant Mariette.

Au fait, Marie a peut-être raison ! sa filleule est charmante ! (Allant à Mariette.) Mademoiselle Mariette, voulez-vous de moi pour mari ?

MARIETTE, avec joie.

Certainement, monsieur, je veux bien !... Mais alors, ma marraine se trouvera dégagée de son serment?

ÉTIENNE.

Je n'ai rien à vous refuser ! (A part.) Il le faut bien, puisque Marie ne m'aime pas.

MARIE, embrassant sa filleule et serrant la main d'Étienne.

Merci ! et soyez heureux !

MARIETTE, avec malice.

Et monsieur Jean, est-ce qu'il veut encore partir?

JEAN.

Dame !... cela dépend de votre marraine... C'est elle qu tient ma feuille de route.

MARIE renverse sa cape et lui tend la main.

Jean, la voici !

(Tous les villageois rentrent en scène.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PARENTS et AMIS.

JEAN, après avoir embrassé la main de Marie, à Étienne.

Voyons, mon pays, est-ce que ça ne vaut pas mieux que de se couper la gorge?

ÉTIENNE.

Amiral, vous avez raison!

MARIE, aux invités.

Apprenez, mes chers parents et mes bons amis, que Jean Borel, le marin, n'est pas mort.

JEAN.

Je crois bien! et j'épouse ma belle cousine Marie.

TOUS.

Pas possible!

MARIETTE.

C'est comme ça! et moi j'épouse maître Étienne Moutier, le gentil fermier.

TOUS.

Ah!

JEAN.

Et si vous voulez, je vous propose de nous marier tous le même jour?

MARIETTE.

Oh! comme ce sera gentil!

ÉTIENNE.

J'accepte avec bonheur !

ENSEMBLE.

Allons, enfants de la Savoie,
Gais montagnards, chantons toujours
Avec plaisir, vive la joie !
Vivent le vin et les amours !

FIN.

Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, r. J.-J. Rousseau, 41. (Cl.) 81.11.863